

Noelle Hoeppe, endoscomorphisme

Les formes organiques sont en elles-mêmes des paysages dont l'échelle organise le mystère. Toute focalisation entraîne une perte de repères. La plongée qui engage l'œil seul, s'effectue sans garantie de retour. Une simple écorchure le démontre.

L'art moderne est resté avare des formes de l'intériorité, laissant aux sciences le soin des endoscopies. Les formes les plus organiques sont dites «biomorphiques» et l'art les empreinte précisément aux images scientifiques. S'engager sur la voie d'une représentation des choses internes, équivaut ainsi à mener l'art en terre étrangère.

On attribue généralement les qualités de brillance aux choses précieuses, mais on en trouve pourtant qui réfléchissent fort bien la lumière tout en nous inspirant une forme de dégoût. Des «choses», le terme revient sans cesse sous la plume de l'observateur incapable de nommer ce qu'il voit.

À ce point exemplaire, la représentation «organomorphique» devient un équivalent de la géométrie. Mais d'une géométrie dont on exploiterait les états embryonnaires, larvaires, séminaux. La géométrie des écorchés.

La mécanique de la viscosité nous répugne et pourtant nous gouverne : battement du cœur, déploiement des articulations, frottement des muscles, cisaillement des tendons, compénétration des organes : tout cela est accepté sans que la conscience ne s'en mêle. Et lorsqu'elle s'en saisit, elle devient malheureuse.

Blood, Flesh, Nudes, Fluids, les titres des différentes séries récentes de Noelle Hoeppe convient sans ambiguïté le spectateur du côté d'une expérience au plus près des corps et de leurs humeurs. Rien ne se fait sans violence lorsqu'il s'agit d'explorer des formes qui s'approchent au plus près de l'imaginaire organique. Pourtant la fascination est contemplative devant ce qui se déploie au-dehors et qui est un dedans.

«Espace du dedans», on pense bien sûr à la poésie d'Henri Michaux. Mais si le dedans peut accueillir les mots, il est difficile d'en donner une représentation. Surtout photographique. Noëlle Hoeppe illumine des lieux obscurs, il y a donc matière à peur et à cauchemars. On aperçoit des lames, on dissèque sans tabou, on extirpe et l'on met sous la vue. Quoi ?

Répondre à cette question, «quoi ?», que voyons nous ici ?, pourrait être l'argument d'une pièce de Beckett. Deux personnages s'interrogeraient sur «ça», tournant autour du pot, déraillant dans le verbe pour inventer un mot conforme à l'expérience visuelle que réserve «ça». S'il est un verbe auquel l'on songe encore, c'est à celui d'Artaud. Du corps, de la chair, de l'organique ouvertement sexué il avait réussi à extraire la violence d'un jugement dernier.

Des représentations sexuelles est ici donnée une nouvelle forme : archaïque. Hypertrophiée. La raison désirante échoue à vouloir en extraire des codes qui lui donneraient satisfaction. «Ça» ne parle plus. à ce stade, «ça» ne fait plus qu'épuiser sa propre existence.